



HERITAGE

L'HISTOIRE DE THOMAS

BÉNITO ROSCHER

Bénito Roscher

Héritage

L'Histoire de Thomas

© Bénito Roscher, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6217-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Toi,
pour toutes ces années dévorées
par le silence.

1re partie

1.

L'ennemi intérieur

« J'aurais dû m'en douter. Tout cela n'était qu'un piège, un coup vicieux pour m'éloigner de la base, pour que je baisse ma garde. L'ennemi intérieur m'avait envoyé à quelques kilomètres d'ici pour aller acheter des vivres et des médicaments, prétextant des douleurs abdominales. Est-ce que cet ultime acte de gentillesse signerait ma perte ? À mon retour, le fait que tous les volets aient été fermés me met la puce à l'oreille : le temps est magnifique en cette fin de matinée du mois d'avril. Je marque un temps d'arrêt devant la porte, pose les sacs de courses à mes pieds et tends l'oreille. Inutile, aucun bruit ne provient de l'intérieur. Peut-être qu'il sait déjà que je suis de retour. Mon équipe a-t-elle vraiment été décimée ? Y a-t-il des otages, ou ne serait-ce que quelques survivants ? Il faut agir vite. Je ne peux pas prendre le luxe de contacter la cavalerie et de les attendre bien gentiment alors que des vies sont en jeu ici même. Par réflexe, je palpe ma hanche, à la recherche de mon arme de service. Je ne l'ai pas, évidemment. Nous sommes en France ici, les règles sont strictes à ce sujet. Mon SIG est rangé dans un petit coffre-fort à code, lui-même installé dans un recoin du placard de ma chambre. Je ne sais pas vraiment si j'aurai le temps de l'atteindre, mais il faut jouer le tout pour le tout. Je reprends les sacs d'une main tandis que j'abaisse la poignée de la porte d'entrée de l'autre. Délicatement, je pousse le montant vers l'intérieur. Il y fait terriblement sombre. Le contraste avec la clarté du jour est perturbant. Cela donne l'impression que les ténèbres qui me font face sont palpables, vivantes, affamées... L'ambiance est des plus lugubres. Je relâche la poignée le plus doucement possible pour pouvoir appuyer sur l'interrupteur qui commande la lumière du hall d'entrée.

Rien ne se passe.

L'ennemi est intelligent, il a pensé à tout. Je lutte de toutes mes forces contre la raison, contre l'envie de prendre mes jambes à mon cou, et pénètre dans les profondeurs de cet abysse. Je referme derrière moi et résiste à la pulsion d'allumer la lampe torche de mon téléphone portable : si le "monstre" se cache dans le noir, il vaut mieux l'imiter. Les chambres sont sur ma gauche, au bout du couloir. Je le sais, mais j'ai tout intérêt à faire diversion ailleurs. Je me libère donc de ma charge et tends mon bras du côté opposé. Ma main ne tarde pas à rencontrer le mur. Je la fais glisser jusqu'à ce que la matière rugueuse du crépi

cède la place à celle – un peu plus douce – de la porte en bois, faisant transition avec la salle principale. Elle n'est jamais fermée, il me suffit donc de la pousser sur une vingtaine de centimètres pour avoir une bonne visibilité sur la majorité de la pièce. Enfin, en théorie. Car aujourd'hui, cette dernière est également plongée dans le noir. Comment est-ce possible ? Bien sûr, je m'attendais à ce que les volets soient fermés ; mais avec le soleil qui frappe de ce côté jusqu'à midi, la luminosité devrait être meilleure. À moins que ce salaud connaisse également ce détail crucial et qu'il ait tiré les rideaux opaques, rajoutant par la même occasion une défense contre le moindre rayon. Suis-je seulement à la hauteur de cette mission ? Non, je ne dois pas penser négativement. La seule chose que je dois faire, c'est me concentrer sur mon objectif. J'attrape une bouteille de jus de fruits dans le sac tout proche, m'agenouille à l'entrée de la grande pièce et décide de la lancer après l'avoir couchée sur le sol. Le résultat est parfait. Le bruit de la bouteille en plastique sur le carrelage crée la diversion sonore parfaite ! Dans ce silence de cathédrale, ce simple objet produit le bruit d'une petite bombe. Il ne m'en faut pas plus : je m'élance vers les chambres, en quête de toutes les armes qu'il me faut pour sécuriser l'endroit. Pas besoin de lumière pour me repérer. Après plusieurs mois à vivre ici, je connais la typologie par cœur. Encore quelques mètres, je tourne à droite à l'angle du couloir, puis première porte à gauche, après celle des toilettes qui se trouve presque en face. Me voici dans la chambre, je ne suis plus qu'à deux pas des portes coulissantes du placard. Je serai plus rassuré une fois que j'aurai de quoi me défendre. Malheureusement, je manque de vigilance. J'ai voulu aller trop vite, je n'ai pas été suffisamment prudent. Il faut croire que mon ennemi connaît les lieux aussi bien que moi... Il se tient derrière moi, je le sens. Je n'arrive pas à croire que je vais mourir à cause du simple fait d'avoir sous-estimé cet emplacement, celui de derrière la porte d'entrée de la chambre. Mais il est trop tard. Déjà, son arme s'abat sur ma nuque et je m'effondre, impuissant. »

2.

Avertissement

« J’ai gagné ! », s’écrie la voix de l’assaillant dans la pénombre de la chambre. Toutefois, Thomas n’a pas dit son dernier mot. Bien que son agresseur soit assis à califourchon sur ses reins, le jeune homme parvient à se retourner et à se redresser. Sans plus attendre, il glisse ses mains sous le vêtement de l’ennemi pour être au plus proche de ses côtes et les couvrir de chatouilles. Un rire clair et contagieux éclate dans la petite pièce, peut-être l’un des sons les plus doux et agréables au monde pour lui. Il appartient à sa petite amie, Charlotte. Une belle brune d’origine espagnole d’un mètre soixante et un. Oui, soixante et un. N’allez pas la vexer. Elle tente de fuir vers le lit avec l’arme du crime à la main – un traversin –, mais il n’a aucun mal à rester à son contact. Il use de sa force pour la mettre sur le dos, sur le matelas moelleux, avant de s’allonger de tout son long sur elle.

— Hé, c’est de la triche, parvient-elle à dire péniblement.

Il rit à son tour, blotti dans le creux de son cou pour maintenir sa prise.

— On ne peut pas dire que tu as fait dans la demi-mesure, toi non plus. Tu as sérieusement coupé le compteur pour plonger l’appart’ dans le noir ?

— Pour ma défense, dit-elle avec un sourire dans la voix, l’obscurité est ma seule alliée contre toi. Même si j’m’y sens pas parfaitement à l’aise. D’ailleurs, j’avais deviné que tu viendrais directement ici pour t’armer en oreillers, mais qu’est-ce qui t’a pris autant de temps ? Tu t’es encore perdu dans ta tête ?

Le jeune homme se redresse au-dessus d’elle tout en continuant de maintenir ses bras, pour la laisser respirer, et décide de prendre un ton faussement outré pour lui répondre. Il sait que cela l’amuse particulièrement.

— Madame, sachez que l’on ne plaisante pas dans mon métier. Je ne suis rien de moins que Thomas Rossellini, capitaine de l’armée ita...

— Italienne, oui, je sais. Car apparemment, ta grand-mère était sicilienne, alors ça fait de toi un rital à quoi ? Quinze pour cent ? Vingt, peut-être ? Et ton véritable métier, celui de serveur dans un resto familial, c’est une couverture, c’est ça ?

Il ne peut s’empêcher d’éclater de rire, pivotant sur lui-même pour s’allonger à ses côtés.

— Moqueuse. Tu rigoleras moins quand des agents du FBI viendront frapper à

notre porte pour me demander mon aide sur une affaire épineuse.

— Le FBI, carrément...

Soudain, Thomas pense à un détail qui semble anodin en apparence, mais qui a pourtant toute son importance.

— Rassure-moi : lorsque tu as coupé l'électricité, tu as pensé à isoler le courant qu'utilise le frigo, n'est-ce pas ?

Un long silence gênant qui parle de lui-même s'installe dans la discussion.

— Bien sûr, dit-elle avec un temps de retard probablement volontaire.

Cependant, elle se redresse presque aussitôt avec l'intention d'aller remettre tout cela en marche. Thomas est plus rapide : il la rattrape par la taille, s'assoit en bord de lit et dépose un baiser dans le creux de ses reins. Charlotte n'a pas encore atteint l'armoire électrique, certes, mais il y a bien un courant de même nature qui vient de la traverser de part et d'autre.

— Le frigo peut bien attendre une demi-heure de plus, susurre-t-il en continuant de balader ses lèvres dans le bas de son dos.

— Une demi-heure ? Vantard...

Néanmoins, lorsqu'elle se retourne vers lui, la jeune femme a complètement oublié l'idée de quitter la chambre.

18 avril 2023

Selon l'avis général – en tout cas, celui de l'entourage de Thomas –, une personne qui passerait la plus grande partie de sa vie au même endroit finirait inévitablement par s'en lasser, par ne plus voir la beauté de ses paysages comme au premier jour. Quand il y pense, Thomas a du mal à être d'accord. Véritable amour pour sa région ou simple esprit de contradiction, toujours est-il qu'il n'arrive pas à s'imaginer partir pour vivre ailleurs. Il aime tellement la diversité de paysages, de couleurs et de saveurs qui s'offrent à celles et ceux qui habitent ici... « Coincé » entre l'océan et la multitude de randonnées que proposent les monts du Pays basque, les forêts, l'Espagne qui est si proche, Thomas se sent toujours aussi bien ici. Pourtant, cette année, cela fera 27 ans qu'il a vu le jour au centre hospitalier de Bayonne. Son physique peut également faire douter de son lieu de naissance : du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, élancé, à la chevelure blond vénitien et les yeux bleus, il ressemble plus à un natif des îles du nord que du sud de la France. Avec Charlotte, ils étaient déjà partis plusieurs fois à l'étranger et même aux quatre coins du pays ; mais ni l'un ni l'autre n'avait évoqué l'idée de changer d'endroit. Évidemment, il ne sait pas encore ce qui va lui tomber sur la tête ces prochains mois, ni même ces prochains jours ; mais

pour l'heure, notre jeune protagoniste est confiant.

Comme à son habitude en début de semaine – le mardi, car le restaurant dans lequel il travaille n'est pas ouvert le lundi en basse saison –, Thomas quitte leur appartement un peu plus tôt pour pouvoir se rendre sur la plage la plus proche avant d'aller travailler. En l'occurrence, il s'agit de celle de la Barre, la plage d'Anglet, une ville de taille moyenne prise en sandwich entre Bayonne et Biarritz. Pour ce qui est de Charlotte, ça fait longtemps qu'elle est partie au travail : elle effectue un contrat de quelques mois dans une entreprise de logistique.

Cette plage n'est peut-être pas le spot le plus prisé par les amateurs de sensations fortes ; néanmoins, il aime beaucoup cet endroit. Bien qu'un énorme bâtiment blanc (comportant entre autres un McDo, une cafétéria et la patinoire du club local de hockey sur glace, l'Anglet Hormadi Pays Basque) s'impose face à l'océan, il trouve le contraste entre le vert et le bleu magnifique. En effet, on trouve d'un côté un parc de belle taille avec de la place pour tous, pour faire du vélo, du skate dans des bols, pour promener les chiens, jouer au basket-ball ou encore faire de la musculation grâce à quelques barres fixes. De l'autre, derrière la « frontière » faite de béton et de planchers en bois, se trouve le sable qui conduit inévitablement au bord de l'océan Atlantique et de ses vagues plus ou moins puissantes en fonction de la marée. L'un des gros avantages de vivre ici à l'année, c'est qu'en avril, il n'est pas difficile de trouver une place de parking au plus près de l'eau. Ce fait se démontre encore ce matin, ce qui participe à sa bonne humeur grandissante. Il n'est même pas encore descendu de son véhicule qu'il a déjà le sourire aux lèvres. Mais lorsqu'il s'apprête à effectuer son rituel hebdomadaire, une sonnerie qui retentit dans l'habitable capte son attention. Elle provient de son téléphone portable, laissé dans le vide-poches central. Comme l'écran est tourné vers lui, il n'a pas besoin de s'en emparer pour constater que c'est un appel dont le numéro n'apparaît pas : un appel inconnu, en somme. Thomas n'aime pas répondre dans ces conditions : il s'agit rarement de bonnes nouvelles ou même d'appels réellement intéressants pour lui. « Si c'est vraiment important, ils laisseront un message », se dit-il à lui-même. Et il claque la portière sans attendre la fin de la sonnerie.

Il est debout, face à l'horizon, les pieds dans le sable et les deux mains confortablement plongées au fond des poches de son manteau. Il ne fait pas vraiment froid, mais la petite brise de ce matin a le don de s'insérer facilement dans la moindre de ses failles. Il est étonné d'être le seul ici : même en semaine,